



GÉANTS VIES (2006)

avec les villes et géants de Millonfosse, Escaudain
Marquette-en-Ostrevant & Haspres
mais aussi les colporteurs de textes et d'images
Anne Letoré et Myriam Lanksman
Jean-Louis Lafon et Edith Henry
Bertrand Foly et Dominique Leloir
Dimitri Vazemsky et Didier Majewski

La communauté d'agglomération de la Porte du Hainaut, dans le cadre du développement de la Lecture publique, a mis en place pour la seconde année des temps d'échanges, de discussions et de création partagés entre les artistes de La Pluie d'Oiseaux et les habitants de quatre villes et villages. Après Thiant, La Sentinelle et Hérin, l'an dernier, ce sont plusieurs générations, des plus jeunes aux aînés, de Millonfosse, Escaudain, Marquette en Ostrevant et Haspres, qui se sont côtoyés et ont travaillé, ensemble, à la réalisation de l'histoire de leurs géants. A travers cet ouvrage, La Porte du Hainaut vous propose de découvrir ces histoires empreintes d'émotions. Bonne lecture.

une coédition nuit myrtide/ la pluie d'oiseaux
la nuit myrtide est au 6bis rue d'arcole à lille-wazemmes
www.nuitmyrtide.com
la pluie d'oiseaux est au 49 rue daubenton à roubaix
www.lapluedoiseaux.asso.fr

isbn : 2-913192-53-x
ean : 9782913192539
dépôt légal : novembre 2006



L'ombre du moine défricheur
Myriam Lanksman & Anne Létoré

- Silence, belles gens ! Silence ! Il court une rumeur partout dans cette belle contrée hainuyère. L'entendez-vous venir ? Une rumeur large et haute qui pose son ombre sur vous, et sur vous et sur toi aussi le gamin qui triture son nez. Prêtez l'oreille au bruit de l'ombre. L'ombre noire d'un géant glisse jusqu'à vous... Ecoutez...

- Attention, la voilà !

En ce 14 juillet 2000, tous les Millonfossois attroupés pour la fête regardent le Chroniqueur déployer un immense livre et entamer sa lecture :

« Une nuit, un moine trempe sa plume de bondrée dans l'encre noire comme un marécage et finit d'écrire les derniers mots de sa Cantilène Par soune clementia¹. Il ferme les yeux et se prend le visage entre les mains, les mots dansent sous ses paupières : Eulalia, Bel avret corps, bellezour anima². Eulalie, aucun diable, aucun roi n'ont pu te résoudre à cesser d'aimer Dieu. Cette nuit-là, en ce neuvième siècle, la célèbre Cantilène de sainte Eulalie, le premier texte en langue romane d'oïl, vient de naître. Les doigts du moine tremblent encore de l'émoi des mots. Sortant de sa torpeur, notre moine poète sursaute quand il entend le carillon répandre un douloureux écho de rappel à l'ordre bénédictin. Va-t-il rater matines ? Remarquera-t-on son absence parmi

tous ces moines à moitié endormis ? Existe-t-il une vilaine âme qui penchera le cou hors la capuche et comptera les brebis de l'abbaye ? Cette nuit-là, il manque un moine à matines. Pour se pardonner et s'éviter les foudres, il se dit qu'il doublera ses louanges à laudes, qu'il priera deux fois plus Saint Fiacre, si bienfaiteur pour les jardins, et ce brave moine poète jardinier s'y connaît en potager. Oubliant un instant Sainte Eulalie, il ne trouve cependant pas le sommeil, taraudé qu'il est par une question... Va-t-il rejoindre le silence des saules gelés pour tâter cette satanée terre ou arpenter la bibliothèque à la recherche de précieux ouvrages qui l'éclaireront dans sa tâche ? Mais Bon Dieu, se dit-il en lui-même, nos paysans, eux, ont-ils choisi cette terre insalubre pour y bâtir fermes et forges, granges et étables ? Ont-ils le droit de patauger dans une terre marécageuse, inculte ? L'heure de none prend fin, tous les frères se lèvent tandis qu'hagard, embrumé de nuit blanche, un moine traîne sandale sur les pierres froides de l'abbaye. Une main sur l'épaule le sort de sa rêverie.

- Qu'avez-vous frère Millon, vous sentez-vous mal ?

- Oui mon père, euh non, pas vraiment. Je réfléchissais.

- Vous réfléchissiez à Dieu ?

- J'avoue, mon père, pas vraiment.

- Oublieriez-vous vos prières ?

- Non, mon père. C'est que, voyez-vous, je me pose cette question : comment assécher les marais alentour pour pouvoir les rendre productifs et transformer ce vaste cloaque en un sol prometteur ?

- Seriez-vous fou ! Dieu nous a offert cette terre en pénitence de nos actes, Oseriez-vous contredire les desseins de notre Maître ?

- Non, mon père. Je souhaite respecter l'un des fondements de notre règle : la mise en valeur des terres. Je songe juste à faire que celles qui nous entourent soient meilleures pour nos paysans. Que moins meurent des fièvres paludéennes et que tous puissent cultiver et manger à leur faim.

- Vos espoirs sont louables, cependant, je vous rappelle que votre temps n'est pas extensible et que pareille tâche relève plus du travail d'un titan que d'un simple moine bénédictin. Je connais votre esprit un tantinet rebelle, vos actes parfois irréfléchis, vos doutes sur nos certitudes religieuses. Je vante vos qualités d'herboriste, vos dons certains pour le jardinage, vos ouvrages sur les vies des saints sont exemplaires, vous dirigez parfaitement l'école du monastère, et votre philosophie est sage, mais de grâce, vous avez trop à faire vous-même pour vous occuper des autres. Laissez donc nos gens s'occuper de leurs propres terres. Notre abbaye a été construite sur ce sol ingrat, par nos mains qui ont saigné sur chaque pierre de cet édifice, nos cœurs ont souffert à s'essouffler sous tous les efforts que nous avons déployés pour bâtir notre lieu. Vous avez suffisamment peiné à la tâche. Inutile de vous surpasser davantage. Vos fonctions sont précises dans notre abbaye. De plus, nous n'allons pas abattre toutes les vaches de la région, nous en avons déjà trop tué pour utiliser leurs peaux afin d'assécher ces maudits marais. N'oubliez pas que nous avons élu ce lieu isolé et hostile pour nos pénitences ; nous ne sommes pas libres de le quitter. Ces gens, eux, sont libres, et peuvent très bien déménager si...

- Père, avec tout le respect que je vous dois, je ne puis accepter pareille remarque. Cela n'est pas digne de notre ordre et de notre règle de charité.

- Moine Millon, je ne vous permets pas de critiquer mes paroles...

- Je ne critique pas vos paroles ! Notre mission n'est-elle pas de défricher les forêts pour en débusquer les diables qui s'y réfugient ? De créer des clairières pour pouvoir y voir Dieu ? Pour effacer l'influence du Malin ?

Le père abbé avec un geste d'impatience, tourne le dos au moine Millon qui poursuit :

- Mais reconnaissez que par cette terre insalubre, nombre des gens de la région...

Vivement le père abbé se retourne, le regard menaçant :

- Cela suffit ! Vous devenez impertinent. Retournez dans votre cellule, et priez pour leur âme. Je prierai pour la vôtre qui me semble en bien mauvaise passe. Vous me devez obéissance, ne l'oubliez pas.

Moine Millon tourne les talons, drôle d'expression pour un homme ne chaussant que sandales.

- Moine Millon, revenez !

De mauvaise grâce, il s'arrête de marcher, fait demi-tour. Sans faire un pas vers son supérieur :

- Oui, père ?

- Dans le potager, plus exactement dans le carré des orties qui se trouve être votre domaine exclusif, nous avons retrouvé des papiers, des partitions plus exactement. Sur l'une des feuilles sont reportés ces mots « Cantilène de Sainte Eulalie ». C'est troublant, mais j'ai cru reconnaître votre écriture. En plus de vouloir l'impossible vous composez des... comment dire... des chansons ?

Notre brave Millon, furieux et vexé, il doit bien l'admettre, s'en retourne définitivement à sa cellule sans même adresser un seul mot au père qui reste sans bouger, les mains croisées sur le nœud de sa corde. Millon ne baisse pas la garde pour autant et ne s'avoue

pas vaincu. Il attend vêpres pour rencontrer tous ses compagnons et leur glisser ces idées extravagantes, saugrenues : assécher les marais, défricher les terres, construire des canaux en dehors de l'abbaye. L'accueil à son projet est plus que réservé, pour ne pas dire glacial, les frères comprenant l'hostilité du père abbé pour ce projet. Frère Brunelle, avec un demi-sourire de compassion, se défend : « Nos journées et nos nuits sont déjà si chargées entre offices et sommeil, travail manuel et lecture. Votre idée, toute digne qu'elle soit, est démente, inhumaine. C'est bon pour un géant, nous ne sommes que pauvres terriens, autant dire rien. » Très bien se dit Millon, très bien, je sais désormais ce qu'il me reste à faire. Toute la nuit il prie Saint Fiacre. Même pendant les offices et les temps de prière obligatoires, tout son esprit n'est habité que par cette idée folle : quitter le monastère et partir seul défricher les terres hainuyères. Pour n'éveiller aucun soupçon, pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, notre brave Moine Millon est d'une assiduité sans pareille : exactitude, recueillement profond, obéissance à tout.»

Interrompant sa lecture, le Chroniqueur baisse bras et livre, et scrute l'assemblée somnolente. D'un bond à la façon des fous à grelots, il s'en approche, et hardi, il crie :

- Réveillez-vous gens de grande ignorance, avars de curiosités. Ecoutez la suite. Notre bon moine trouve les propos du père abbé inconvenants et estime qu'il ne respecte pas la règle fondamentale de l'ordre. Il décide donc de le quitter, à vrai dire il décide dans un premier temps de grandir, puisque un de ses frères lui a mis la puçè à l'oreille en parlant de travail de géant. Eh bien soit, il deviendra géant ! Pour ce faire, il boira des dizaines, des centaines de soupes aux orties. Mais très vite sa robe, qui ne grandit pas

en proportion, laisse entrevoir chevilles et poignets. « Au diable père abbé et frères bénédictins ! Je vais aller par les chemins défricher cette terre. » Après cette pensée inconvenante pour un moine, Millon reprend un plein de bol de soupe, pousse encore de quelques centimètres, rassasié, se couche à même le sol. Au premier jour du printemps, il ferme la porte de sa cellule derrière lui et va droit devant, en silence, percevant de-ci de-là les voix de ses frères qu'il n'entendra bientôt plus. Demain notre Moine sans monastère sera loin...

« Moine Millon mesure à présent plus de quatre mètres. Par une nuit de pleine lune, son habit trop étroit fut remplacé par une robe à sa grandeur. Au réveil, Millon découvrant son nouveau vêtement, accueille cette farce des lutins du lin par un grand éclat de rire.

...et bombe le torse, inspire fortement, et tentant d'imiter la position et la voix d'un moine bénédictin, lâche :

- « Ah ! Ah ! Ah ! Comme vous êtes bons travailleurs mes amis. Grâce à vous, me voilà un vrai géant présentable ! Ah ! Ah ! Ah ! »

Un énorme et gigantesque rire, dévastateur comme un ouragan, couvre le public qui le croit devenu fou . Comme si rien ne s'est passé, le Chroniqueur ramasse son grand livre, le lève à hauteur de son regard et en continue la lecture :

« - Bien au chaud dans son scapulaire noir, la tête perdue sous sa cuculle, la robe cintrée par la corde épaisse, les sandales noyées, enfouies dans la vase, Moine Millon parcourt les marécages, cherchant le point de départ de son grand œuvre, mon opus Dei dit-il

tout haut. J'assécherai moi-même les marais ! Ivre de volonté et de joie, il tonne : « Ah ! Ah ! Ah ! Je défricherai seul ces terres ! Je cultiverai les légumes et les fruits les plus délicieux ! Ah ! Ah ! Ah ! Je planterai des champs immenses d'orties !

« Claquant les mains sur son gros ventre, il se met à rire, d'un rire encore plus tonitruant que les précédents. Moine Millon s'arrête en pleine euphorie : les marécages et les marais autour de lui ont disparu. Il repère un lopin qui a échappé à la sécheresse, s'en approche, sort un rire un peu timide et découvre avec stupeur que l'évaporation se fait immédiatement et qu'une herbe bien verte pointe son nez. Un miracle ? Millon n'y croit pas, puis, très vite, il comprend. « - Merci mon Dieu de m'aider dans ma tâche. » Puis il tombe à genoux et prie jusqu'à la tombée du jour.

« Le matin, il se réveille tout heureux d'un rêve : grâce à sa ténacité et à sa force, grâce à son souffle et à ses rires les marais s'assèchent, les forêts sont défrichées, les canaux sont ordonnés. D'hostile la terre devient petit à petit prospère, de marécageux le sol devient humide, juste ce qu'il faut pour de bons potagers. De fou rire en fou rire, toute la campagne se transforme en une belle terre.

« Fatigué, Moine Millon s'assoit lourdement sur un rocher, les coudes sur les genoux pliés, mains ballantes, il admire la Scarpe. Capricieuse rivière qui porte le travail de halage et de flottage des bois, tu sers, docile, d'artère vitale pour porter chalands et barques, acheminer marchandises et hommes. Combien de temps encore nous serviras-tu tes eaux ? Le regard de Millon s'embue et sa pensée présage que les routes pour grande vitesse arriveront bien trop tôt briser ta ligne de vie. Tout mouillé, le regard s'échappe lentement vers les bois. Là, il reconnaît ces arbres qui aiment traîner leurs pieds dans l'eau, comme des gamins dans les caniveaux : saules, aulnes, frênes. Lui

aussi aime quand ses pieds pataugent dans le lit de la rivière, alors il se prend pour un arbre à deux branches et deux troncs, mais lui, Millon, ne sera jamais taillé, encore moins déraciné, foi de moine !

« Le soleil lentement se couche. Quand Millon se redresse, une longue ombre glisse devant lui, une ombre qui court tout là-bas, au-delà de la Scarpe. De nombreux oiseaux accompagnent le moine géant : les majestueux hérons - cachez-vous grenouilles et poissons sinon les hérons vous mangeront -, les lourdes buses - rats et souris gare aux bêtises des buses -. Moine Millon aime à jouer aux mots. Encore un énorme rire qui fuse sur les marais ! Tiens une bondrée, que viens-tu faire près de moi ?

« - T'accompagner et chasser les moustiques de ma longue queue. Par ma gourmandise, dévorer les guêpes qui t'embêtent, traquer l'infect insecte.

« - Ah ! Ah ! Ah ! Ne me fais pas rire tant sinon toute la terre entière ne sera que désert !

« - Je ne comprends pas...

« - Quand je ris, j'ouvre la bouche, comme ça, tu vois ?

« - ... Un chicot.

« - T'es vraiment bête, toi. Donc, j'ouvre la bouche, quand je ris j'expulse de l'air. T'as senti l'air qui sort ?

« - J'ai surtout reniflé l'odeur de la vase.

« - Tout juste ! En soufflant j'assèche les marécages. Si j'éclate de rire je défriche. Si...

« - Si t'éternue ?

« - ???

« - Et ben oui, si t'éternues ?

« Et voilà que notre pauvre bondrée, par son ironie et la poussée du atchoum géant,

s'envole vers d'autres contrées. En plein vol, dans sa surprise, elle a encore la force de lui crier :

« - T'étais bien aise de me voler une plume pour écrire ta cantilène !

« Sur ces mots elle prend de l'altitude ; jamais plus ne reviendra.

« La nuit s'installe. Moine Millon continue sa route sur ces terres plates. Parfois sa longue robe noire accroche une souche, fouette une fougère, la plus belle, la plus rare : l'osmonde royale qui apprécie tant les sols humides. Quelles odeurs agréables s'en libèrent ! Alors, Millon ferme les yeux et savoure cette création de Dieu. Puis, il les rouvre et son regard croise chouettes et revêches, hulottes et hiboux. Comme il respecte ces animaux des ténèbres ! Il se souvient, enfant imitant le cri de la chouette, signe de ralliement avec ses camarades. Déjà à cette époque-là une main invisible l'avait volé, élevé haut, très haut au-delà des nuages. Là, ce soir, assis au cœur du bois des Eclusettes, il repense à son enfance et se dit que déjà Dieu l'avait appelé. Un long sourire fend son visage débonnaire... »

- Mesdames et Messieurs, attendez la suite.

Le Chroniqueur mouille son doigt, tourne vite quelques pages, s'arrête.

- Nous sommes aux.. peu nous importe les dates. N'oubliez, belles gens, nous lévitions sur une légende, nous rongeons la rumeur, nous nous soûlons de souvenirs... Or donc, en ce siècle lointain, Moine Millon, par ses rires débordant de vitalité et d'opiniâtreté, deux qualités que vous autres gens du Hainaut possédez, continue ses vastes travaux de défrichements.

« Sautant la Scarpe comme les enfants enjambent les rus, flairant le vent, flottant sur

les marais de Briolle, traversant le bois Delpierre, se reposant au bois Cauroit, l'insatiable Moine Millon poursuit sa quête. Tout autour de lui ce n'est que fosses fangeuses. Il tente de les dénombrer : des dizaines, des centaines, des milliers ! « Belle région, je t'appelle Mille Fosses ou peut-être Fossa Milonis, non, trop savant, je préfère Mille Fosses. Chez toi je me reposerai. Chez toi je logerai. Chez toi je prierai. Et il part d'un immense rire qui assèche aussitôt quelques marécages alentours et débroussaille au passage quelques friches. Toi, tu vas me donner du fil à retordre ! Mais je ne crains rien ni personne, à peine Dieu, sa bonté me protège. Mille Fosses, il n'y a rien dans tes contrées. Crois en moi, nouvelle terre, crois en moi et tu verras tes sols renaître à la vie, tes habitants se réjouir de ducasses endiablées et déguster de délicieuses soupes. »

« Le géant se plie et cueille des brassées d'orties. Comme elles sont belles ! Comme elles sont fraîches !

« - Eh toi, le paysan !

« - Quoi, moi ?

« - Oui, toi, pose ta fourche. Approche !

« - Oui mon père.

« - Sais-tu que les orties se mangent ?

« - Mon Dieu, non !

« - Tiens, prends ça. Donne à ta femme. Dis-lui de les cuire longtemps et doucement avec de l'eau et du sel. Va. Je t'attends ici à la même souche demain au lever du soleil.

« - Mais, mon père, je n'ai pas fini mon travail aux champs !

« - Va, ne t'inquiète pas, va vite. Et reviens demain.

« Le paysan part à contre cœur, mais bon, les volontés d'un bénédictin sont à respecter.

A la maison, sa femme l'accueille en maugréant.

« - Eh fainéant, tu préfères cueillir les fleurs que travailler ! et moi qui trime toutes les heures de nos maudits jours.

« - Femme, ne crie pas. J'ai croisé sur la route un moine géant...

« - T'as surtout croisé le Grand Albert et sa bière, ça oui, j'te connais mon homme.

« - Non, non, femme. J'ai vu de mes yeux vu un moine grand comme ça (et il monte sa main au-dessus de la tête et pointe le doigt jusqu'à la cime du noyer).

« - Bon, donne-les-moi tes orties. J'en fais quoi ?

« - De la soupe, souffle le brave homme.

« - Une soupe ? Eh ben, tes orties vont sacrément passer à la casserole. Et je te préviens, si tu m'as dit des menteries, t'y passeras aussi...

« Quelques bouillons plus tard :

« - Elle est fameuse ta soupe. Tu savais que la soupe d'orties a des vertus ?

« - Ouais, j'ai déjà entendu, lui répondit-elle en gloussant.

« - Lesquelles ? demande l'homme entre deux schlurps.

« - J'sais pas, dit-elle toute rêveuse. Allez mon gars, mange ta soupe, elle refroidit.

« Haussant les épaules, rentrant la tête, il marmonne « Encore un truc de bonnes femmes. » et dit encore :

« - Elle est bien bonne ta soupe.

« Le mari, d'ordinaire avare de compliment, fait rougir sa femme. La soirée se passe, tranquille, à digérer cette fameuse soupe.

« Le lendemain matin, le paysan fidèle à sa promesse, rejoint le Moine Millon.

« - Alors mon brave, elle était comment la soupe ?
« - Délicieuse, mon père, délicieuse.
« - Rien de plus ?
« - Et pis, comment vous dire, ma femme et moi on a, comment vous dire, ben, on l'a sacrément dégustée votre soupe. On l'a même dégustée jusqu'au fond de la casserole.
« - Dieu soit loué !
« - Je vous ai choqué mon père ?
« - Pas du tout, pas du tout. Va mon brave. Retourne à ton champ.
« - Mais... Mais...
« Le paysan les deux poings sur les hanches est médusé : il vient seulement de se rendre compte que tout son travail arrêté la veille est aujourd'hui terminé.
« - Mais c'éti pas Dieu possible. C'est de la sorcellerie, dit-il lâchant sa fourche et courant droit devant.
« - Reviens idiot, reviens. C'est moi qui ai bêché ton champ. Je ne suis pas un sorcier. Seulement un géant. Allez reviens !
« Le paysan revient donc, rentrant les épaules, courbant le dos.
« - C'est un travail de trois jours, mon père. Vous avez été aidé par vos frères ?
« - Non, mon brave. N'oublie pas que je suis un géant. De plus, ma vocation de bénédictin m'a permis d'apprendre à travailler la terre.
« - C'est pas Dieu possible.
« - Tu l'as déjà dit, mon ami.
« - Mais, cette terre toute boueuse, qui l'a... ?
« Il cherche le mot... mais ne le trouve pas.

« - J'en ris.
« - Jean qui ?
« - Je ris, répond patiemment le géant. J'ouvre la bouche, j'éclate de rire et mon haleine assèche le marécage.
« - J'vas essayer.
« Et le paysan de rire aux éclats, bouche bée.
« - Ça marche pas.
« - C'est normal, tu n'es pas géant.
« - Assez rigolé, dit le paysan croisant ses doigts en signe de prière. Comment vous remercier ?
« - Tu as aimé la soupe d'orties. Alors, tu vas propager cette recette dans la région. Je veux qu'une fois par an, à la belle saison de cette urticacée tous les gens du village se regroupent pour l'aller cueillir, qu'ensemble ils sortent faitouts et verres de bière, et qu'autour d'une bonne table ils se rassemblent pour déguster la soupe d'orties et profitent de toutes ses vertus.
« - Mais quelles sont ses vraies vertus ?
« - Va, retourne à ton ouvrage.
« - Merci mon père. Merci.

« Mille fosses. Je suis bien ici. J'y reste.
« - Où vas-tu brave femme ainsi éplorée avec tes chiffons au bout du bras ?
« La tête basse, les doigts qui se croisent, se décroisent :
« - Je...

« - Parle, sois sans crainte. Aurais-tu peur d'un brave moine ?
 « - Ben, vous êtes si grand !
 « - Mais pas méchant. Dis-moi où vas-tu ?
 « - Je vais à la chapelle du Dieu de Giblot.
 « - Je ne connais pas ce Dieu... païen ?
 « - Je sais pas.
 « - Qui vas-tu y prier ?
 « - A vrai dire, mon père, j'y vais pour la guérison de mon petit. J'veais accrocher sa loque sur l'arbre, et le Dieu Giblot y va le faire guérir. Tous les gens ils y vont quand quelqu'un est malade dans leur famille, ils accrochent un tissu qu'a touché le mal. C'est une tradition, quoi. Y'a déjà eu des guérisons. C'est pas des miracles, pas vraiment. Alors, moi j'y vais pour mon petit.
 « - Moi aussi je prierai pour la guérison de ton enfant, dit Moine Millon, faisant le signe de croix sur le front de la femme, puis signant son cœur, à lui. »

Le Chroniqueur avale sa salive, baisse le grand livre, le plie, le pose à terre.

- Réveillez-vous braves gens. Je dois vous préciser ceci : c'est Moine Millon qui a déplacé lui-même cette chapelle pour raison d'autoroute, chemin du diable. Il la prendra entre ses bras, la portera comme vierge aux noces, marchera la nuit, puis trouvant les astres favorables aux abords de la forêt d'Hasnon, y déposera la chapelle, l'époussettera, s'agenouillera et y priera...
 - C'est faux Monsieur Le Chroniqueur.
 - Qui ose ?

- Moi, M'sieur. J'ai vu les hommes qui l'ont transportée. C'était en 1980. Je m'en rappelle, j'ai...

- J'ai une soif de loup, crie le Chroniqueur, interrompant le casseur de rumeur, tirant une langue longue, très longue. Quelqu'un aurait-il quelque chose à m'offrir ?

- Ben, y'a bien notre bière.

Après un, deux, trois verres :

- Elle n'est pas mauvaise cette bière.

- Il y avait une brasserie avant, pas loin d'ici.

- Bonne idée que de continuer cette tradition. Allez, ne nous éternisons pas. Retrouvons notre bon Moine Millon.

Le Chroniqueur boit une pleine gorgée de bière avant de poursuivre, sans un regard sur le grand livre :

- Il y a l'invasion normande aidée des Danois pilleurs sans scrupules, tous fuyent, gens de robe et d'épée mêlés. Et c'est pas fini ! Ecoutez moi bien Jolies Mesdames & Vaillants Messieurs. Après les Normands, la Guerre de Cent ans. Puis vient la domination espagnole, Olé ! Sortez taureaux et banderilles, allez piquer l'ennemi ! Notre géant Moine Millon en écrase des armées ! Rien ni personne ne lui résiste tant que la paix est sa seule récompense. Il en verse même des soupes d'orties bouillantes sur les têtes ennemies...

- Il dit n'importe quoi !

- Taisez-vous gens de peu, ignares, ânes mal bâtés. Moi seul connais l'histoire, toute l'histoire de tous les géants de toute la terre !

- Quel prétentieux !

- Silence ! Ecoutez mon épopée. Que mes mots entrent entre vos oreilles incultes. Après les Espagnols, olé, les guerres de religion. Là, le Moine Millon troque un peu sa cuculle contre un chapeau de paysan. Et vlan, arrive à grand coup d'échafaud 1789.

Il reprend le grand livre :

« 1789. Le Géant Moine d'un pas passe d'Hasnon à Millonfosse - Mille Fosses -, d'un éclat de rire transforme un marécage en terre arable, une friche en un lopin cultivable. Bien sûr, les paysans ne sont pas dupes, ils savent parfaitement que, quand leur tâche traîne, le moine, en une nuit, finit leur ouvrage. Ils savent aussi qu'il n'aide pas les paresseux. Le matin, nos valeureux font semblant de rien, mais, avant de regagner leur logis, ils ne manquent pas de déposer une pinte, un chou, une brassée d'ortie au pied d'un saule têtard à deux troncs et deux branches, plus exactement, ces offrandes sont déposées à l'ombre de l'arbre. Les gens de Millonfosse ne doutent pas un instant que cette ombre est leur géant-même, qu'elle a, elle aussi, pouvoir de force et de générosité. Connaissent-ils ce proverbe chinois : « L'homme courtois ne marche pas sur l'ombre de son voisin. » ? On n'écrase pas un géant. Moine de surcroît...

« 1789. La Révolution gronde. Millonfosse se sépare d'Hasnon. Les moines n'ont pas bonne réputation. A ses heures, le Géant Moine continue d'écrire, balayant la Révolution d'un revers de robe, d'un signe de croix en l'air pour conjurer le mauvais sort. En ce jour de juillet, il invente non plus une Cantilène, mais cette chanson légère: Chez nous à Millonfosse

Ici à Millonfosse on se fait pas d'soucis
Il y a qu'les femmes qui bossent et les hommes qui rient
Pourquoi s'faire du chagrin, si vous êtes malin
Sachez nous imiter et bien vous vous porterez
Ah oui, vraiment c'est le pays rêvé 3

« Pendant son labeur, Millon l'entonne, la marmonne, la susurre, ça lui donne du cœur à l'ouvrage. Les hommes qui rient c'est un peu lui, avec son rire défricheur, les femmes qui bossent sont les cuisinières d'orties, un p'tit souvenir qui pique grand comme ça, et qui, bien plus tard, organiseront « l'apéro des voisins ». Mais ça c'est une autre histoire ! Les années passent, toujours trop vite râlent les anciens. Avant c'était pas comme ça, et patati et patata. Notre défricheur d'eau n'en a cure. »

- Eh oui Mesdames et Messieurs ! Notre défricheur d'eau n'en a cure, parce que lui sait enjamber les siècles, sauter les heures, chevaucher les guerres, et Dieu sait qu'elles furent nombreuses jusqu'à cet été de l'an 2000, clame le Chroniqueur qui poursuit la lecture :

« Notre moine court toujours la terre. De loin on entend son rire tonitruant qu'il a gardé du temps où il asséchait les marais. Ah ! Ah ! Ah ! Il peut enfin se reposer, goûter à la bière du P'tit Cataine, et déguster tranquillement sa soupe aux orties. Puis, un jour, sans crier gare, des obus tombent. Première guerre mondiale. Boum ! Les tranchées. Boum ! Les plaintes des mourants. Boum ! Les industries qui explosent. Boum ! »

- Dites Monsieur le Chroniqueur, z'avez pas plus drôle comme chronique ?

- Impatient ignorant, je retrace la vie d'un grand homme, pas d'un malandrin comme toi. Je continue, sans regarder le grand livre. La Seconde guerre mondiale! La première n'a pas suffi. Boum ! Boum ! Boum ! Notre géant fait ami ami avec les Laucrédiens, des braves gens qui en ont fait pour le village. A l'ombre, ils abritaient un dépôt d'armes pour la Résistance. Fallait les voir passer le pont tournant et le pont inutile...

- Il mélange tout le chroniqueur, murmure un badaud à son voisin.

Pointant du doigt l'effronté, le conteur lui rétorque :

- D'abord on dit M^ossieur Le Chroniqueur. Non, je ne mélange rien ; je brode, vil pécheur, je brode une histoire. Revenons aux choses sérieuses.

Un beau matin la paix revient. Notre Moine Millon se promène dans les rues de Millonfosse. Mains dans le dos, tête penchée, il pense comme à son habitude, quand il ne relève pas la tête pour partir d'un grand éclat de rire. Puis, longant du regard son ombre il voit pour la première fois un calvaire, un drôle de calvaire. Il y a un truc qui ne colle pas, se dit-il en regardant le Christ en croix. Lui tournant le dos, il allonge ses bras en croix, les relève un peu au-dessus des épaules, joint les pieds, plie un genou, penche la tête, la relève, repenche la tête, se retourne, ajuste sa position, repenche la tête. Voilà ce qui le tracasse notre cher moine géant : la tête du Christ n'est pas du bon côté.

- Sa phrase ne veut rien dire ; une tête est sur un cou.

- Ah ! gens de peu ! Je veux dire que la tête du Christ du calvaire de Millonfosse penche à droite, euh non à gauche, attendez...

- Hi ! Hi ! Il s'emmêle les pinceaux l'érudit !

Sans relever la remarque, il poursuit :

- A gauche !!! C'est ça, à gauche. Voilà qui est inhabituel convenez-en mes amis

imbéciles. Bon, j'en étais où ? Ah oui, donc la Résistance. Savez-vous pauvres analphabètes, que votre Moine Millon par son ombre a fait tomber toute l'armée ennemie ?

- T'es que menteur de mensonges et raconteur de racontars, crie un ancien !

- Il devient fou. Partons, suggère un moins vieux.

- Non, moi je reste. J'attends la suite de ses bêtises.

- Taisez-vous et instruisez-vous moutons. Il y avait deux camps : les Millonfossois et les méchants. En plein jour, en plein soleil, les deux armées s'affrontent. Imaginez. Soudain une ombre noire écrase les méchants, le contraste de lumière les aveugle, pendant la débandade qui s'ensuit, les Millonfossois les encerclent. Et hop, en prison jusqu'à la Libération ! J'en ris encore de cette farce !

- Celle-là est peut-être vraie.

- T'es con ou quoi ? demande à la Laucrédienn, elle te la racontera la guerre au village.

- Eh le Chroniqueur...

- M^ossieur Le Chroniqueur !

- Bon, si vous préférez. Vous allez nous dire que De Gaulle quand il est venu c'était pour notre moine ?

- Tout juste Auguste ! Deux géants ensemble. Vous n'avez pas senti le sol trembler pendant leur rencontre ?

Incrédules, les hommes entourant le conteur trépignent le sol pour en assurer la stabilité.

- Ecoutez braves gens ! Ecoutez !

- Allez, c'est reparti pour une autre fadaise.

- Ecoutez ! La rumeur gronde. N'entendez-vous pas des rires. Ça vient de par là. Allez, suivez-moi.

Une grande cavalcade traverse le village jusqu'à l'école. Sous le préau, les enfants, indifférents au charivari, boivent des grenadines en compagnie d'une baleine, d'un renard et d'une belette. Ils font un peu de bruit certes, mais le tohu-bohu de rires ne vient pas de chez eux. Il vient d'une table immense, gigantesque, phénoménale, remarquable, infinie...

- Stop les adjectifs ! On a compris, hurle le Chroniqueur ! Laissez-moi annoncer comme il se doit cette grande fête. (il se racle la gorge) En ce 14 juillet 2000, je déclare le baptême officiel du Moine Millon. Sa tâche d'assécher les marais est terminée, il peut enfin ripailler. Et maintenant que tous les Millonfossois, géants et enfants, entonnent la chanson en l'honneur de leur bon géant.

Ici à Millonfosse on se fait pas d'soucis...

Les hommes et les femmes qui accompagnent le Chroniqueur et qui ne sont pas géants, n'en reviennent pas du spectacle qui s'offre devant eux. C'est sorcellerie ! Faut partir. C'est du cinéma ! Faut rester, alors.

- Allez, ne partez pas, vous aussi vous êtes invités. Vite Girène, sortez d'autres tables, chauffez d'autres soupières, remplissez d'autres verres, cet apéro-là tu ne l'oublieras pas. Que tous les gens soient de la fête ! S'époumone notre Chroniqueur, courant en tous sens, arrivant essoufflé près de la table immense, gigantesque, phénoménale,

remarquable, infinie où fume une soupière pleine de cinquante-neuf mille cent soixante-dix-huit litres de soupe d'orties. De profondes cuillers tenues par des mains aussi larges qu'une... qu'un... enfin, très grandes en tout cas. La bière mousseuse, blonde et gouleyante comme il se doit, participe à la fête des géants qui sont assis à même le sol. Monsieur Le Chroniqueur, digne aboyeur, commente avec emphase :

- Pour présenter nos géants d'un jour, Millonfossois de toujours, commençons à main gauche. Cet homme au regard malicieux et aux longs cheveux jusqu'aux épaules, une fourche à ses pieds chaussés de sabots, est le géant paysan Régy en plein conciliabule avec Albert le veilleur, et Bonhomme le protecteur de la terre. Aladin les écoute et note quelques uns de leurs vœux au passage ; sur le papier d'Aladin je lis : une charrue à double soc. Pourquoi pas ? A ses côtés, une écolière en marinière et chaussures plates converse avec un corsaire répondant au doux nom de « La Terreur des Caraïbes » qui, lui, porte de hautes bottes. Ce goujat garde son chapeau à table et son sabre d'abordage sur ses puissantes cuisses, mange avec les doigts et rit gras. Regardez-le rajuster son bandeau. Ce corsaire n'est ni borgne ni cicatrisé de l'œil, c'est juste une coquetterie pour mieux mater les fées et les princesses géantes qui papillonnent autour de la table : Lacha, Ernée, Ganès. Ah voici la belle cavalière qui arrive, légère, avec en croupe le géant Loulou, sous une chanson d'Antoine qui est lui aussi de la fête ! Ah, monsieur l'historien, cessez de prendre des notes !

- Et maintenant le dessert ! annonce, solennelle, Girène.

Tout rougeauds et riants, nos convives font silence. Les enfants, la baleine, le renard et la belette aussi. Alors, arrive un immense char fleuri qui lance à tout va des fleurs, des bonbons, des sourires. La géante qui mène le char, Clamie Reria, ponctue sa marche à

grands coups de sabots rouges sur le bois de la roue. Et hop ! Eh hop ! Des gerbes de bonbons s'envolent comme des papillons. Des brassées de fleurs pleuvent sur les géants, les enfants, jusque dans la soupière. Une cantinière et une lavandière parties ensemble à la bonne heure sont arrivées en retard à la fête parce que trop pipelettes, elles ont loupé le train. Discrètement, elles se joignent à la débandade. Le Chroniqueur se lève d'un bon chancelant :

- Je veux porter un toast au Moi...

Il ne finira pas sa phrase : il s'écroule, ivre, sur le sol. A peine visible, un tout petit garçon tire sur la robe de la géante écolière qui est à l'origine de toute cette fête :

- Dites Madame le Maire, euh, Madame l'écolière, j'vois pas le Moine Millon.

- Tiens quand on parle du chat... regarde là-bas qui va là.

Un à un les convives cessent de s'agiter et se taisent. Moine Millon arrive, suivi par son ombre longue et large, enveloppé d'un énorme rire. Il soulève le Chroniqueur, chuchote à son oreille un doux rire, et l'ivrogne d'un jour se réveille un peu pâlot. A le voir si blanc, le Moine géant part d'un incroyable rire.

- Arrêtez de rire Moine Millon ! Vous allez assécher notre bière !

- Soyez sans crainte mes brebis, je veille au grain !

- Allez, installez-vous avec nous Moine Millon. Fêtons ensemble votre baptême.

- N'oubliez pas mon amie, chère écolière, je suis moine, donc déjà bapti...

- Tsst, tsst, tsst. Plus un mot et levons notre verre à la santé de notre bon moine !

Tous les géants, de reprendre en chœur : Longue vie à notre Moine Millon ! Une vieille dame à sa voisine : « C'est peut-être pas une rumeur, le moine Millon, alors ? » et la

voisine de répondre : « Qui sait ? »

Et le petit garçon de retriturer sur la marinière de l'écolière :

- Dites Madame, c'est qui le monsieur en robe ?

- C'est notre bon géant Moine Millon.

- Il a fait quoi pour qu'on le fête ?

- Il a créé Millonfosse, a asséché ses marais pour rendre le sol arable, a écrit la Cantilène de Sainte Eulalie, a sauvé notre village pendant la seconde guerre mondiale, en priant Saint Fiacre il contribue à la beauté des jardins des Millonfossois. C'est pour cette raison que la Ducasse se déroule en août le dimanche avant la Saint Fiacre. Et pour finir, il amuse les enfants de l'école qui l'imaginent débouler sans prévenir à leur fête de fin d'année. Ah, j'oubliais : il a aussi inventé la soupe aux orties.

- Il en fait des choses. Dites Madame...

- Arrête de tirer sur ma marinière, veux-tu ?

- Pardon Madame. Dites, moi aussi j'srai un géant quand j'srai grand ?

- Allez, mange ta soupe d'abord.

Anne Letoré

1- Dans sa clémence

2- Elle avait la beauté du corps, une plus grande beauté de l'âme

Traduction de la Cantilène de Sainte Eulalie, le plus ancien poème en langue française, vers 880. Extrait de l'ouvrage de D. Duneufjardin, intitulé *Petite histoire d'Hasnon*, édité à l'occasion du XIII centenaire de la fondation de l'abbaye.

3- Premier couplet de la chanson de Millonfosse.

Myriam Lanckmans, photographe illustrant ce texte, &
Anne Letoré remercient tous les gens de Millonfosse,
petits et grands, enfants et géants, d'avoir contribué
à l'élaboration de cette histoire.

:

*